

Bulletin météorologique.

Washington, 25 février.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi. —Pluies légères; vent variable.

L'ARMÉE.

Il ne faut pas désespérer d'un peuple, si bas qu'il soit tombé, lorsqu'il vibre encore à la parole d'un soldat, écrit M. Jules Delafosse dans le Gaulois. La parole d'assises, où règne le cauchemar, nous a valu cette consolation consolante, et M. Zola, quel que soit son crime, sera remercié peut-être pour avoir restauré dans l'âme populaire le culte de l'armée.

Le symptôme le plus caractéristique et le plus inquiétant aussi de la décadence des peuples est sa désaffection pour l'état militaire. Et le pis est que cette maladie du patriotisme commencent par en haut. Un philo-sophe, un lettré, un intellectuel, comme on dit aujourd'hui, peut tenir l'automatisme du soldat pour une dégradation de l'être humain, et l'uniforme dont il est revêtu pour un déguisement de carnaval. Car toute la noblesse de l'homme, à ses yeux, réside dans son activité cérébrale, dans la production et la propagation de l'idée, et le propre du soldat est précisément d'accomplir certaines besognes subalternes et machinales, qui non seulement n'exercent pas sa pensée, mais lui interdisent jusqu'à la liberté de penser. J'ai eu l'occasion de lire l'autre jour, à la Chambre, que c'est de cela précisément que la Chine est morte. Au moins subit-elle depuis plusieurs siècles les effets d'une mort apparente, et cette léthargie séculaire est due qu'à cette insolente et sottise subordination du soldat au lettré.

Ce haut dédain de l'homme de pensée pour l'homme d'action n'est pas légitime aux raffinés de l'esprit, parce que, dans l'organisme humain, le cerveau est supérieur au bras. Le bras n'est qu'un agent d'exécution; c'est le cerveau qui dirige et commande; le même dans les sociétés définitivement affranchies du vieux sang barbare de la force et parvenues à ce sommet idéal de la civilisation qui est le signe de l'intellectualité pure, il leur semble, comme aux Chinois, que, suivant l'ordre et la hiérarchie des mérites, le penseur doit occuper le haut bout de l'échelle et le soldat le dernier échelon. Ainsi pensait déjà M. de La Fayette, il y a vingt-deux ans, lorsque, simple engagé volontaire appelé par ses chefs à méditer sur les campagnes de Napoléon, il s'attachait à cette pensée libératrice: "Il est à souhaiter que ce soit désormais l'intelligence qui gouverne le monde et non le canon."

A la mort de Boubaki, qui fut peut-être le type le plus accompli du héros dans l'ancienne armée, où tout le monde était brave, parce que le sang grec dont il était issu marié en lui le cœur et la beauté d'Achille, la plupart des journaux encore possédés des vieilles traditions ont des vieux préjugés militaires de notre race lui firent de nobles éloges. Ils redirent les hauts faits de guerre sur les champs de bataille, et mesurèrent à la glorieuse intrepidité, du grand et beau soldat qu'il fut leurs regrets de sa mort. Mais l'intellectualisme ne laissa pas de mêler aussi sa note discordante à ce concert d'admiration. Il prit en pitié ces éloges conven-

tionnels et nous fit sentir la vanité de cette gloire. Quel bien font ces sabreurs à l'humanité? Ils contrarient et retardent par l'extravagance brutale de leurs gestes l'évolution progressive des sociétés vers la lumière, l'harmonie, la justice et la fraternité. L'industrie qu'ils représentent n'est qu'une barbarie attardée, et les vertus qu'ils y déploient ne sont qu'un reste de l'animalité primitive. A mesure que l'esprit de l'homme s'affine et s'épure, il se détourne de ces spectacles avilissants. La guerre est la dernière manifestation des instincts les plus grossiers de l'homme, et l'homme de guerre un anachronisme.

C'est ainsi que raisonnent les mandarins chinois, et les mandarins, qui sont des intellectuels plus raffinés et plus hautains en leur science qu'aucun de nos docteurs en Sorbonne, ont proprement figé la Chine. Ils en ont fait un peuple hydrocéphale dont tous les membres sont paralysés. Ainsi faisaient les docteurs de Byzance à l'heure même où le Turc ignorant et brutal battait les murs de leur ville. Ainsi font les "intellectuels" de notre temps, gens de haute culture, consacrés par la Sorbonne ou les siècles universitaires, dont les journaux inféodés à la cause de Dreyfus ont publié, par longues théories, les subtiles et creuses protestations. Ainsi fait le barreau qui est, par essence et par tradition, l'antithèse de l'armée. N'est-ce pas un spectacle édifiant que cet assaut de cinq-cents savants contre un général qui s'est permis d'appeler "traquenard" les questions qu'on lui posait? Traquenard! C'est, en somme, leur métier de tendre des traquenards. Leur procédure, leurs interrogatoires, leurs conclusions ne sont que des traquenards. Mais il ne leur plaît pas qu'on le leur dise! Et lorsqu'un soldat, désorienté par cette chicane, lâche innocemment le mot qu'il a sur la langue et qui traduit sa pensée au juste, ils l'indignent furieusement sur lui, comme un essaim de guêpes.

Depuis les sociétés primitives jusqu'à nous, le soldat tenait la première place dans la sympathie et l'admiration des peuples, et c'était justice. Il semblait naturel que celui dont c'est le métier de jouer et de sacrifier sa vie pour le repos ou l'honneur des autres occupât le premier rang parmi eux. Le soldat armé togé est un mot d'avec et contre lequel ont protesté de tous temps les chants des poètes et la faveur des femmes. Nos mandarins de France à l'exemple de leurs maîtres chinois, prétendent renverser les rôles. Ils se sont affranchis du respect militaire comme d'un préjugé barbare, et c'est avec une pitié dédaigneuse qu'ils nous disent: "Quest-ce qu'un traîneur de sabre, à côté d'un lettré, d'un penseur?"

Peu de chose, si on le considère isolément. Mais ce soldat obscur, sans art, sans pensée et sans lettres, envisagé dans sa collectivité, savez-vous bien ce qu'il est? Il est la sécurité, la liberté, l'honneur, le crédit, la puissance, le prestige, la vie de la nation, et, mieux encore, il est celui qui meurt pour tout cela! L'histoire témoigne que les grandes époques, dans la fortune des peuples, ont eu pour assise et pour cadre l'hégémonie militaire, et que lorsque les lettres, les sciences et les arts ont eu leur tour, elles n'ont brillé que sous le dais de gloire que les soldats leur avaient élevé. Ce he sont ni les discours ni les livres qui donnent la vraie mesure de la

grandeur humaine: c'est le sacrifice. Le meilleur et le plus noble parmi les hommes n'est pas celui qui les dépasse par le vol de sa pensée: c'est celui qui se dévoue pour eux. Ce dévouement, qui n'a d'autre terme que la mort stoïquement affrontée, est la loi professionnelle du soldat, et c'est aussi son titre à la primauté.

Le peuple, au moins possède et conserve à merveille cette fibre militaire que l'intellectuel ne connaît plus. Ni les effets déprimants de la défaite, ni les spectacles démoralisants de la politique, ni les fallacieuses promesses du sophisme révolutionnaire n'ont altéré en lui les instincts ataviques. Il aime l'armée, comme l'aimaient ses pères, et c'est par là que la flamme sainte, maintenant éteinte en certains foyers, se transmettra aux générations de l'avenir. Ce soulèvement de l'âme populaire devant le scandale qui bouleverse en ce moment le palais de Justice est la consolation de l'heure présente et l'espoir de demain.

"La Champagne."

Nos lecteurs liront avec plaisir dans nos dépêches que "La Champagne" a jeté l'ancre sur les bancs de Terre-Neuve à la suite d'un accident, et que tout va bien à bord. Dire qu'on n'a pas éprouvé quelque anxiété sur le sort du grand paquebot serait, exagérer, mais nous ne croyons pas nous avancer trop en disant que les craintes n'ont jamais été bien fortes, car la réputation de solidité des navires de la Compagnie générale Transatlantique est depuis longtemps établie.

On pensait, avec raison d'ailleurs, qu'un accident de machine devait être la cause du retard de La Champagne, et on comptait sur la science et la valeur de ses officiers et de son équipage. Ils ont été à la hauteur de leur tâche. Voyant son navire réduit à l'impuissance le capitaine a jeté l'ancre et a envoyé le second lieutenant et neuf hommes à la recherche de secours.

Pendant six jours et six nuits ces hommes courageux ont lutté contre une mer démontée et un froid intense, mais quelle a dû être leur joie en voyant leurs efforts couronnés de succès. Ils sont à New York, ils ont apporté la bonne nouvelle et bientôt "La Champagne" sera regu dans le port au milieu des acclamations, comme l'a été "La Gascoigne" il y a quelques années.

Le Millénaire de la Saucisse.

Donc, c'est à Francfort sur le Mein qu'on célèbre le millénaire de la saucisse. Tout le peuple est en fête. On a fait des saucisses de toutes les couleurs, de toutes les formes, de toutes les saveurs. On a même fait des saucisses de saucisses. C'est très amusant. On a aussi fait des saucisses de saucisses de saucisses. C'est très amusant.

L'EXECUTION DE FAZZINI.

D'une correspondance particulière: Bastia, 12 février.

Ce matin à 6 heures M. Deibler, arrivé hier à Bastia, a fait subir le dernier supplice à Jean Fazzini, condamné à mort par la Cour d'assises de la Corse, le 15 décembre de nier. Fazzini était l'auteur d'un assassinat commis sur la personne du chef de l'une des gares qui avoisinent Bastia. Le vol avait été le mobile du crime.

La victime, M. Quilichini, était l'allié de l'assassin et l'avait obtenu en maintes circonstances. Malgré les preuves les plus accablantes, même après sa condamnation, Fazzini avait toujours protesté de son innocence, il croyait son exécution impossible parce que, disait-il, le crime n'avait été vu par aucun témoin.

Il dormait profondément quand on l'a réveillé pour lui annoncer que l'exécution était imminente. Un peu troublé au premier moment, il n'a pas tardé à se reprendre, et, depuis cet instant, il a fait preuve d'un courage pur ordinaire. «Vous voyez, a-t-il dit aux gardiens, ce que je vous disais hier soir était une prophétie. Nous étions trop gais pour qu'il ne nous arrivât pas aujourd'hui un malheur.» Il s'est confessé ensuite et a prié l'aumônier de déclarer, en son nom, qu'il était réellement coupable. Pendant la messe, qu'il a entendue avec recueillement et sans faiblesse, il a communiqué. On venait de le livrer aux exécuteurs, pour la dernière toilette, lorsqu'il a demandé à dire adieu à ses avocats, Mes Joseph de Montera et Maestracchi, qu'il a embrassés avec effusion, les priant de ne pas le quitter. Arrivé au pied de la guillotine, il s'est retourné vers la foule, et, d'une voix très forte, il a dit: "Je demande pardon à Dieu, et à tout le monde. Je suis un grand pécheur. Priez pour moi! Je tiens à remercier publiquement mes avocats qui m'ont prodigué tant de dévouement. Je leur demande, comme grâce dernière, de me donner le baiser d'adieu."

Les deux défenseurs s'approchèrent et l'embrassèrent. Il s'écria alors: «J'ai du courage!» Et aussitôt, les yeux fixés sur le couteau, il s'approche de la plume fatale. A ce moment, l'émotion de la foule est indicible: elle a même dû gagner les exécuteurs car, entre le moment où le patient a été basculé et celui où le couteau est tombé, il s'est écoulé de sept à huit secondes.

Echos de Partout.

ALLEMAGNE.

Bismarck et l'affaire Dreyfus. La "Germania", organe attitré du centre catholique, le "Berliner Neueste Nachrichten" et la "Gazette de la Croix" ont protesté contre l'agitation causée en Allemagne par les télégrammes au sujet du procès Zola, qui manquaient de mesure et d'exactitude. Bismarck lui-même est intervenu. Les "Hamburger Neueste Nachrichten", son journal officiel, écrivait: "Les félicitations que les Allemands envoient à Zola dénotent un manque de tact, de jugement et de patriotisme." "Si Zola rend service à la France, c'est l'affaire de ses concitoyens de le reconnaître, non la nôtre. En nous passionnant pour ce procès, nous compromettons notre dignité, nous nous rendons ridicules aux yeux des Français. Nous ne savons pas d'ailleurs à quels motifs Zola a obéi. De plus, dans les cercles qui, sans aucun doute, comptent parmi les mieux informés d'Europe, nous avons entendu exprimer des opinions d'où il résulte qu'on y croit bien plutôt à la culpabilité de Dreyfus qu'à son innocence. Laissons

done, conclut l'organe de Bismarck, les Français mijoter dans leur propre jus en traitant MM. Dreyfus et Zola comme les héros nationaux ou comme les représentants de l'idéalisme. Nous attirons sur nous le blâme de l'Europe. Cet article, qu'on considère comme inspiré, cause une énorme impression.

ANGLETERRE.

L'exposition de 1900 et le départ du colonel Lugard.

M. Curzon, aux Communes, répondant à sir Howard Vincent, a dit que le gouvernement proposera de voter 75,000 liv. st. pour l'Exposition de 1900. L'Allemagne donne pour sa section 250,000 livres et les Etats-Unis 70,000 livres. Pour un pays aussi important que l'Angleterre et ses colonies, 75,000 livres paraissent peu de chose. Le major Lugard, nommé colonel, va partir pour le Niger. Le départ de cet officier, plus connu par son zèle et son ardeur que par ses qualités de modération et de diplomatie, au moment où la question du Niger est l'objet de négociations, est plutôt regrettable.

MADAGASCAR.

Le Journal officiel publie des extraits du rapport adressé par le général Gallieni au ministre des colonies sur la situation commerciale et agricole de la province du Betsileo et du sud de l'Imérina, contrées où, si l'on en excepte les environs immédiats de Fianarantsoa, aucun essai de colonisation n'a été tenté jusqu'à ce jour par des Européens. L'aspect général du pays betsileo est sensiblement le même que celui de l'Imérina: la culture indigène (riz, manioc, patates, sorgho, maïs, etc.) assure facilement l'entretien des habitants. Ces vastes contrées n'ont pas subi, comme certaines régions du plateau central, le contre-coup de la guerre de 1895 et de l'insurrection de 1901: la tranquillité n'y a jamais été troublée, la culture et le commerce du bétail n'ont éprouvé aucun arrêt, et, actuellement, alors que la disette du riz se fait sentir au nord de l'Imérina, le Betsileo, largement approvisionné, fournit au besoins pressants de ses voisins.

Le pays betsileo, dit le général Gallieni, paraît être, plus encore que l'Imérina, favorable à la colonisation. Son climat, généralement excellent, l'abondance de ses ressources et les qualités de son sol n'ont pu devoir attirer rapidement nos compatriotes soucieux d'éviter les rigueurs du climat de la côte et de sauvegarder leur santé, tout en se livrant à des exploitations rémunératrices. Fianarantsoa, qui ne possédait que cinq colons au début de l'année 1894, a atteint à poste fixe, parmi lesquels se trouvent des personnes en voie de créer des entreprises importantes.

PENSEE.

Détaché du carnet de pensées de M. Louis Dépret. — Comme c'est drôle! vous avez pu ne rien croire de ce que l'on vient de nous raconter sur le fameux X...? — Monsieur, pardonnez-moi, de me citer, mais tout ce que l'on a jamais dit sur moi n'est que de l'obscur, n'intéressant personne, à propos duquel il n'y a pas ombre d'intérêt à mentir! Si toujours trouvez faux, alors, comment serait vrai rien de ce que l'on dit sur un personnage qui n'a tant d'intérêts de haine, d'argent, de parti, et surtout de bavardage, à dénigrer? — On parlait l'autre soir, dans un salon, des personnes médisantes. — Avez-vous remarqué, dit un vieillard, que les femmes qui déchirent leurs amies de belles dents en ont généralement de fort laides?

LA VIE PRATIQUE.

Entèvement des taches sur les vêtements.

Voici la manière de préparer un liquide grâce auquel on peut enlever la plupart des taches faites sur les vêtements sans abîmer ceux-ci. On dissout 3 grammes de savon dans 50 à 60 grammes d'eau tiède placée dans un flacon de 2 litres. On y ajoute alors, par portions, un mélange de 500 grammes de benzine et 500 grammes d'éther de pétrole, préalablement préparé, et on agite. Il faut continuer à remuer jusqu'à ce que les parties lourdes du liquide se soient divisées en d'innombrables gouttelettes nageant dans le liquide, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on ait obtenu une émulsion. Si l'émulsion a de la peine à se faire, on l'active en ajoutant 5 à 100 grammes d'eau chaude. C'est avec ce liquide que l'on frotte les taches.

Avantage des outils.

L'huile que l'on emploie généralement pour l'affûtage des outils a l'inconvénient de former du cambouis et d'encrasser la pierre. Il est bien préférable de la remplacer par un mélange de trois parties de glycérine et une partie d'alcool à brûler ordinaire. Il ne se forme ni cambouis ni encrassement.

Nettoyage des gants sans eau.

Pour bien nettoyer les gants, il faut avant tout chercher à éviter l'eau qui leur enlève leur lustre et leur donne par suite l'aspect défraîchi, tout en les rétrécissant. Le nettoyage sans eau ne présente pas d'ailleurs de difficulté. On place le gant, bien tendu, sur un corps dur, et on le frotte avec une brosse dure, par exemple une brosse à dents usée et trempée dans un mélange de terre à foulon et d'alun. On époussette et on saupoudre avec du son et du blanc d'Espagne. Il est ensuite aussi facile que s'il sortait de chez le marchand.

Si cependant le gant était par trop gras, il faudrait au préalable enlever le plus gros de la saleté avec de la mie de pain grillé et de la poudre de café moulu. On passe dessus un morceau de laine trempé dans de la terre à foulon ou seulement dans de l'alun en poudre.

Pour capturer les souris.

Voici un piège très simple et très pratique pour capturer les souris. Dans un coin de la pièce haïtée par ces vilaines bêtes, on dispose un bol renversé, mais légèrement incliné de manière à se poser par un de ses bords sur une noix. Celle-ci doit être percée d'un vaste trou que l'on tourne du côté de l'intérieur du bol. On s'arrange de manière que l'équilibre soit très instable. On voit ce qui arrive. Une souris arrive et, ne pouvant déborder la noix que d'un côté, pénètre sous le bol. Elle a peine commencé à satisfaire son appétit que la noix pivote. Le bol tombe et la souris est prise. Pour la retirer du piège, on glisse au-dessous un carton et l'on porte le tout au-dessus d'un seau plein d'eau.

Revue des Deux Mondes.

- 15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA — LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1898. I. — Jacques Vaurieu, dernière partie, par M. Victor Cherbulien, de l'Académie française. II. — Les dernières années de l'empereur, par M. Emile Ollivier, de l'Académie française. III. — L'industrie allemande, par M. Raphaël Lévy. IV. — Le dernier des Capets, de notre pays, par M. Pierre de Segur. V. — La doctrine évolutionniste et l'histoire de la littérature, par M. Edmond Kraemer, de l'Académie française. VI. — La Petite Russie, le commandant des troupes, par M. Ar. Boy. VII. — Le vaillant, A. propos de Dreyfus, par M. H. Pauliczer. VIII. — Revue étrangère, M. L. Carpentier, de l'Académie française. IX. — Chronique de la quinzaine, lettre politique, par M. Francis Char. X. — Bulletin Bibliographique.

Suite Dépêches.

Les journaux anglais.

Londres, 26 février.—Des dépêches sensationnelles prétendant relater des déclarations alarmantes du président McKinley, du secrétaire Long et d'autres, commencent à affecter l'opinion publique de ce côté de l'Atlantique et à créer l'impression qu'il y a peut-être quelque vérité dans les rapports annonçant que la destruction du « Maine » n'est pas due à un accident comme on le croyait d'abord. Quoiqu'une guerre entre l'Espagne et les Etats-Unis soit toujours improbable, pense-t-on, et qu'on soit disposé à Londres à considérer comme exagérées les craintes au sujet de la question cubaine, le « Statist » fait remarquer que c'est une grave erreur car, tout sentiment mis de côté, les pertes matérielles causées aux américains par l'anarchie qui règne dans l'île de Cuba ne doivent pas être estimées au-dessous de leur importance.

Le « Statist » croit cependant que le président McKinley est assez fort pour résister à la pression, et il le félicite pour « ses qualités d'homme d'Etat ferme que ses responsabilités immédiates ont rendues plus nobles et honorables qu'il a proclamées à Washington. » Mais en même temps, ajoute le « Statist », nous reconnaissons que le président ne peut pas se quereller avec ses soutiens s'ils le poussent à la guerre. Le « Saturday Review » est d'avis que l'affaire est très menaçante. Ce journal commente le silence de la cour d'enquête, disant qu'il est de mauvais augure en présence de l'anxiété nerveuse du président McKinley et de ses conseillers d'éviter une rupture avec l'Espagne, anxiété qui aurait hâté la publication de ce qui eût pu fermer la bouche au sénateur Mason et à d'autres qui, avec l'aide de certains journaux, demandent à grands cris la guerre immédiate comme de parfaits « jingoïstes ».

Dans la République Argentine.

Buenos Ayres, République Argentine, 26 février.—Des réunions publiques sont organisées sur tous les points de la République Argentine pour presser le gouvernement à activer les armements, afin, dit-on, de maintenir la paix qui semble menacée par les articles belliqueux de la presse chilienne.

MOTS POUR RIRE.

Au retour de Clermont Ferrand on a certain nombre de députés radicaux sont allés ouvrir la chasse aux électeurs: — Eh bien, demandé un collègue resté à Paris, vous avez fait une bonne chasse? — Mais oui, nous avons très bien fêté la Saint-Hubbard!... Deux affreux rôdeurs de barrière causent du dernier crime: — Tu sais, dit l'un, paraît que l'assassin était un sergent de ville. — Parbleu!... fait l'autre. Et il ajoute: — Il faut toujours se méfier de la police!... Entre apprentis cyclistes: — Eh bien, fais-tu des progrès? — Oh! oui. — Tu commences à te tenir d'a-plomb? — Pas encore, mais je tombe presque sans me faire mal!... Berliureau, grincheux, lit dans son journal le compte rendu des obsèques du docteur Péan. — C'est un bien cela!... On jette des fleurs sur la tombe des gens célèbres; on leur rend tous les honneurs à leur mort. Et personne ne s'avise de signaler leur naissance.

— Cher monsieur, — Ce serait une joie pour moi de vous avoir à dîner avec vos deux amis... — Acceptez pour sept heures et venez plus tôt si vous voulez. — C'est bien sans façon, mais ces dames m'excuseront et nous sommes à la campagne. — Votre amie, — "FANNY." La danseuse avait ajouté en manière de post-scriptum: — Le dîner est commandé et vous connaissez le proverbe: — Quand le vin est tiré... Le vieux jardinier était toujours campé devant les trois compagnons qu'il dévisageait avec une curiosité marquée. Il attendait la réponse. — Qu'est-ce que vous en dites? demanda le beau Martial à mademoiselle Alexandrine. — Et vous? — Acceptions, ce sera une charité. Pauvre fille! Le mot parut déterminer la première. — A fait, pourquoi pas? fit-elle. C'est offert de si bon cœur! Suzanne ne fut pas même consultée. A quoi bon d'ailleurs? N'était-elle pas sous la direction des autres? A dater de cette minute la société fut toute à la joie. Le bonhomme Jérôme s'en alla, son brula-gueule entre les dents, en emportant la réponse

verbale du trio et, tout en se dirigeant du côté de ce que l'administration municipale nomme orgueilleusement "le lac", il grommelait entre ses dents son refrain habituel. — Amusez-vous mes petites! Faites la fête!... Il ne sera pas toujours temps de rigoler! Au fond, il baisait le beau Martial moins encore qu'il ne le méprisait. Dieu sait les épithètes dont il gratifiait ce maraudeur pendant qu'il était en train de ratisser ses allées, les jours où l'ami intéressé de la danseuse prenait possession du nid de Sam Crocker. En revanche, par une contradiction assez commune à l'esprit humain, le vieux jardinier s'était pris d'une manière d'amitié pour cette petite Fanny si faible, si malade, si douce et si bonne en réalité, qui n'était qu'un joint entre les mains de cet exécrable malandrin. Elle était si polie avec lui, si généreuse, que le bonhomme avait des envies de lui dire paternellement: — Mais, malheureux enfant, vous êtes donc aveugle! C'est gredin ce type-là! Jusque-là toutefois il avait réservé ses conseils, en attendant l'occasion de les placer en douceur. L'après-midi se passa en proménades aux environs d'Enghien, à Saint-Germain, et jusqu'à Eaubonne où les distractions ne

manquant pas. Suzanne aurait déjà voulu être rentrée dans sa chambrette, seule, en tête à tête avec les lettres de son ami Pierre de Kerdaniel et avec ses pensées. Sa mer d'émeraude, sa Bretagne, ses falaises noires, ses pêcheurs et ses fermiers, les pauvres gens si rudes et si bons qui labouraient sa lande pierreuse, seraient sa compagnie désolée. Eh bien! tout compte fait, elle la préférait à cette foule bruyante et atteinte d'une sorte de tourment, comme les moutons malades, au milieu de laquelle elle ne se sentait pas à sa place. Plutôt la solitude, le silence et une médiocrité digne et après tout indépendante et fière que ce tumulte vain et troublant au milieu duquel elle se trouvait si mal à l'aise! Ce n'était pas là ce qu'elle avait rêvé. Parfois, depuis qu'elle s'était échouée à Paris, poussée par le vent qui nous ballotte à son gré et qui s'empare de la destinée, elle avait entrevu — oh! sans l'ambitionner! — un autre monde, plus grand, élevé, par un caprice de cette même destinée, au-dessus de la tourbe de l'humanité qui peine, travaille, laboure, pâlit sur des papiers, s'use dans les ateliers et les boutiques. C'était celui de la clientèle de Caroline, d'une partie du moins, de ces millionnaires des deux

sexes qui sèment l'argent sans compter, circulent en équipage, ont valets de pied et cochers, hôtels et châteaux pleins de serviteurs de toutes sortes, d'objets d'art, de richesses consacrées par le temps, et qui dominent les autres de la hauteur de leur piedestal, c'est-à-dire de leur opulence. Le type de ces privilégiés, c'était pour elle l'heureuse famille vers laquelle un vent favorable l'avait conduite à deux ou trois reprises défréquentes. En entrant à l'hôtel de Bordeaux, le jour où elle allait porter des chapeaux à la jeune marquise absente, alors qu'elle causait avec Roubaud, le comte de Jean Redon, le valet de chambre du maître de la maison, lorsqu'elle avait vu le marquis à cheval, au retour de sa promenade matinale, devant cette façade monumentale, dans cette cour d'honneur grandiose, elle avait éprouvé une sensation nouvelle, celle d'une situation inconnue, la vision d'une caste pour laquelle la vie n'a que des plaisirs, des triomphes et des fleurs! A continuer.

Mrs Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TETHERING, with PERFECT SUCCESS, IS SOOTHING, the CHILDREN FROM THE GEMS ALWAYS ALL PAIN CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHOEA. Sold by Druggists every part of the world. Be sure and ask for Mrs. Winslow's Soothing Syrup, and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

date où je cessai d'être dénicheur de nids, tout à coup, pour jamais. L'événement fut étrange, et j'en demeurai longtemps frappé. Nous étions à la Trinité-sur-Mer, près des alignements de Carnac, sur la baie de Quiberon. Il n'y avait à cette époque aucun baigneur, et je vivais un peu avec les pêcheurs, gens de mœurs, balés, bronzés, disputeurs et hardis. Rude existence que la leur! Dès que le soleil baisse, ils partent sur leurs chaloupes. Ils suivent d'abord la rivière où est leur port d'attache, où la marée court éternellement dans un sens ou dans l'autre. A trois kilomètres plus bas, la mer commence, et les bateaux s'éparpillent sur l'immensité bleue. On sent alors cela depuis des jours, du temps qu'il fait, du vent qui soufflé, du poisson qu'ils cherchent; les sardinières traversent la baie de Quiberon et vont dans le courant de Belle-Isle: les forbans bateaux-pêcheurs de homards, pointent sur les îles; les synagos qui traînent le chalut laissent à gauche Port-Navalo et le cap Saint-Gildas de Thuya, s'orientent sur la chapelle de Saint-Michel-en-Carnac, et gagnent les basses de Plonharmel, où l'eau est plus profonde, le fond de sable, le poisson abondant. Quand ils arrivent, il est six ou sept heures du soir. Et on pêche! On jette le chalut, grande poche

de filet qui traîne au fond de l'eau, gueule ouverte où tout s'enroule, des soles, des raies, des plies, des crabes, des araignées de mer gigantesques, au milieu d'une forêt d'algues resplendissantes; parfois même, quand le chalut va vite, entraîné par les deux voiles carrées que gonfle la brise du large, des bandes entières de malets, de grondons ou de rougets, happés au passage, demeurent prisonnières dans les flans de la machine. Toute la nuit se passe ainsi, à la mer, à la fatigue, dans le vent et la pluie, et, après douze heures de pêche, au petit jour, les pêcheurs regagnent le port pour y vendre le poisson, qu'on expédie à Paris par le premier train. Ces marins connaissent bien la baie dangereuse où ils vivent. De nuit comme de jour ils voient l'écueil: c'est un art difficile, car les rochers sous-marins ne manquent pas, surtout aux abords des îles, de Houat et de Hédic. Or c'est là, la seulement, à Houat, à Hédic, et à Belle-Isle-en-Mer, que niche la corneille à pieds rouges et à bec rouge, l'oiseau rare dont les œufs manquaient à ma collection. Houat surtout, m'attirait. J'avais considéré souvent, dans une rêverie de désirs et de regrets, la mince ligne brumée, que je savais être une muraille de falaises sauvages, et qui rompait, comme un peu de fumée immobile, la

Feuilleton DE LA CORNEILLE A Bec Rouge. Une année, mes parents avaient loué une maison au bord de la mer, beaucoup plus tôt de ce contour, vers la fin du printemps. Je commençais à grandir, et, rendu plus hardi par l'âge, laissé plus libre par l'absence, je courais les grèves, à longues distances, pour enrichir ma collection d'œufs d'oiseaux. Quand je songe à la barbarie que j'ai eue, d'arrêter ainsi la vie en germe, et de prendre tout chauds encore de l'œuf la verve des œufs d'où devaient sortir des bêtes jolies et fines, des chanteurs, des courriers de toutes les saisons nouvelles, des êtres dont la joie, en somme, est faite pour le monde où ils s'échappent, je me rappelle invinciblement cette